

Violence(s)

La passion de détruire

Sous la direction de
François Marty



Violence(s)

La passion de détruire

ÉDITIONS IN PRESS

74, boulevard de l'Hôpital – 75013 Paris

Tél. : 09 70 77 11 48

www.inpress.fr

Collection dirigée par **Roger Perron**, psychanalyste, directeur de recherche honoraire au CNRS, professeur émérite à l'Université Paris-V et membre titulaire formateur de la Société Psychanalytique de Paris, et **Sylvain Missonnier**, psychanalyste de la SPP, professeur de psychologie clinique de la périnatalité à l'Université Paris-V ; il dirige depuis 2012 le laboratoire Psychologie clinique, psychopathologie, psychanalyse.

VIOLENCE(S). LA PASSION DE DÉTRUIRE.

ISBN 978-2-84835-595-5

© 2020 ÉDITIONS IN PRESS

Couverture : Lorraine Desgardin

Illustration de couverture : ©doozydo – fotolia.com

Mise en pages : Meriem Rezgui

Toute représentation ou reproduction, intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur, ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (Loi du 11 mars 1957, alinéa 1^{er} de l'article 40). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

Violence(s)

La passion de détruire

Sous la direction de
François Marty

Manifeste de la collection

La psychanalyse est vouée à l'exploration du monde intérieur; elle vise au démasquage des illusions et des faux-semblants dont s'habillent les réalités déplaisantes, en dénonçant avant tout les mensonges qu'on se fait à soi-même. À l'écart de toute soumission à un pouvoir transcendant, elle aspire au libre arbitre et à la responsabilité individuelle des pensées et des actes. Sous tous ces aspects, il paraît évident que la psychanalyse est une fleur précieuse – mais mortelle – de la démocratie.

Or, en ce siècle de tumultes, de gigantesques mouvements de convection brassent les hommes, leurs façons d'être et de faire, leurs règles de conduite et leurs lois, leurs histoires et leurs destins, leurs croyances, leurs désirs et leurs angoisses. Nous y affirmons des valeurs essentielles, celles d'un idéal démocratique, rudement secoué certes, mais vivant. Mais sur nos frontières se produisent des turbulences d'une extrême violence. Les comportements individuels, les rapports interpersonnels, les règles du bon usage, les structures sociales, les institutions, les règlements et les lois, etc., tout cela change et résiste au changement, de sorte que s'affrontent en permanence ce qui valait avant, ce qui vaut maintenant, ce qui vaudra peut-être demain.

Comment situer la psychanalyse en tout ceci ?

La collection Psychanalyse vivante se propose de considérer les relations envisageables entre transformations sociales et psychanalyse : *dans quelle mesure celle-ci a-t-elle marqué les changements sociaux (en particulier via des changements individuels), et peut-elle peser aujourd'hui ? Demain aura-t-elle un impact ? En retour, en quoi la psychanalyse a-t-elle pu porter la marque de ces changements eux-mêmes ?*

Sommaire

Les auteurs	7
Avant-propos	11
Introduction	15

Passage à l'acte, adolescence, famille et institutions de soin

« Violence dans le passage à l'acte : formes et contours de l'identité »	31
---	----

MAGALI RAVIT

Violences de/dans la famille.....	47
-----------------------------------	----

PHILIPPE ROBERT

L'adolescence sous écrou.....	63
-------------------------------	----

JULIEN AROTCHAREN

Les violences dans les activités de soin.....	81
---	----

EMMANUELLE BONNEVILLE-BARUCHEL

Violence et société

D'une reconnaissance politique récente à la fin de l'ère du témoin : entre légitimation tardive et incertitudes	109
--	-----

MARION FELDMAN

De la genèse à la conjuration de la violence : quelle place pour le travail ?	123
--	-----

ISABELLE GERNET

Violence et institution militaire	139
---	-----

CHARLES GHEORGHIEV, JEAN-PHILIPPE RONDIER

Mille et une violences radicales !	153
--	-----

MALIKA MANSOURI

Terrorisme

Le djihad des jeunes femmes : d'une recherche de rupture à l'illusion d'une séparation avec l'objet maternel Analyse du lien mère-fille à partir du témoignage de mères	169
---	-----

LAËTITIA AMSILI

« Ô mère, sois patiente » : De l'impossible être-père, à l'origine d'un acte terroriste et d'une quête du martyr	191
---	-----

PATRICIA COTTI

Terrorismes et États d'Urgence : un changement radical de setting ?	221
--	-----

CLARA DUCHET

« La crise des valeurs fabrique les théofascismes » Entretien avec Roland Gori	235
---	-----

ROLAND GORI — PAULINE GRAULLE

Les auteurs

Laetitia Amsili, psychologue (Master de psychologie clinique et psychanalyse à l'Université Paris Descartes), elle travaille aujourd'hui en milieu carcéral sur le phénomène de radicalisation violente en lien avec l'islam radical et sur la prise en charge des personnes concernées.

Julien Arotcharen, psychologue clinicien- USMP. Centre hospitalier Robert Ballanger.

Emmanuelle Bonneville-Baruchel, maître de conférences en psychopathologie clinique à l'Institut de psychologie de l'université Lyon 2, membre du laboratoire CRPPC, psychologue clinicienne à St Etienne.

Patricia Cotti, maître de conférences en psychopathologie et psychanalyse, directrice de recherches à l'Université de Strasbourg, travaille aussi en psychiatrie à Paris.

Clara Duchet, maître de Conférences, psychologue clinicienne; psychanalyste ; Laboratoire de Psychologie Clinique, Psychopathologie et Psychanalyse ; EA4056 - Université de Paris.

Marion Feldman, professeur de psychopathologie psychanalytique, chercheure à l'EA 4430 CLIPSYD - A2P, Approches en Psychopathologie Psychanalytique, Université Paris Nanterre, psychologue-clinicienne.

Isabelle Gernet, psychologue clinicienne, maître de Conférences en psychologie Clinique, Université de Paris, rédactrice en chef de la revue *Travailler*, Revue Internationale de Psychopathologie et Psychodynamique du Travail.

Charles Gheorghiev, professeur agrégé du Val-de-Grâce, chef du service de psychiatrie de l'hôpital d'instruction des armées Sainte Anne.

Pauline Graulle, journaliste à Politis, puis depuis 2018 à Médiapart.

Roland Gori, professeur honoraire de psychopathologie clinique à Aix Marseille Université et Psychanalyste. Derniers ouvrages parus : *Homo drogué* (avec Hélène Fresnel, HarperCollins, 2019), *La nudité du pouvoir* (LLL, 2018) et *Un monde sans esprit. La fabrique des terro-rismes* (LLL, 2017).

Malika Mansouri, maître de Conférences-HDR en psychologie clinique, psychanalytique et transculturelle à l'université de Paris. En sa qualité de clinicienne, elle a, d'abord, durant de nombreuses années, travaillé auprès des mères et des bébés (0-3ans), impactés par la violence des liens primaires et en Centre Médico-Psychologique auprès d'enfants, d'adolescents et de leur famille, à la périphérie des grandes villes, avant d'exercer une clinique des violences radicales dès 2015. Elle a développé une clinique des marges adaptée aux effets psychiques des violences sociales et historiques. Elle est aussi l'auteur de nombreux articles scientifiques et d'un ouvrage intitulé *Révoltes postcoloniales au cœur de l'hexagone. Voix d'adolescents* (2013).

François Marty, psychologue, psychanalyste, professeur émérite de l'université de Paris.

Magali Ravit, psychologue clinicienne, expert près la Cour d'Appel de Lyon et professeur des universités. Les travaux de recherche qu'elle développe et dirige au Centre de Recherche en Psychopathologie et Psychologie Clinique (CRPPC EA 653) à Lyon 2 concernent les cliniques de l'extrême, les agirs violents et criminels.

Philippe Robert, professeur de psychologie clinique, Université de Paris, psychanalyste SPP. Ancien président de la SFPPG (Société Française de Psychothérapie Psychanalytique de Groupe). Président d'honneur de PSYFA.

Jean-Philippe Rondier, professeur agrégé du Val-de-Grâce, psychiatre, psychanalyste.

Avant-propos

À bien y regarder de près, nombre de contes et de légendes sont émaillés de violence. Les grands récits relatifs à l'origine du monde aussi. La violence ferait-elle partie à ce point de la vie ? Il semblerait en tout cas qu'elle pose problème aux humains, à ceux qui en sont les victimes, bien sûr, mais aussi à ceux y ont recours. Ceux qui usent et abusent de la violence s'abaissent eux-mêmes et dégradent leur condition humaine en ne reconnaissant pas la légitimité de la position subjective de l'autre. Ainsi la violence agie sur la scène sociale s'oppose à tous les modèles de démocratie, de respect de la liberté et de l'égalité pour tous. En réduisant les autres au statut d'objet de leur violence, les « *violents* » se désubjectivent eux-mêmes car ils ne reconnaissent pas la subjectivité des autres. Cette violence est à l'œuvre dans toutes les formes de perversion, de cruauté, de sadisme, d'extermination, de dictature, dans l'asservissement individuel et collectif, dans le fanatisme aussi qui aveugle ses zélotes. Peut-être faut-il distinguer l'ardeur extrême, radicale, à défendre une cause et à se défendre contre l'oppresseur, de la jouissance perverse qui obéit, quant à elle, à la recherche à tout prix de la satisfaction aux dépens de ceux qui en sont les victimes. Mais dans tous ces cas, la violence s'impose contre toute autre modalité de régulation des tensions, elle est au service des plus forts et de la destruction. Elle est un abus de la force exercée contre quelqu'un et dans ce sens ne peut trouver de légitimité. En revenant à la loi du plus fort, elle ouvre la brèche d'une régression dangereuse qui donne la primauté à la force sur le droit, à la satisfaction des pulsions au détriment de leur refoulement qui seul permet leur transformation, entre renoncement et sublimation, pour

trouver des modalités de vivre ensemble. Pourtant l'autre, lorsqu'il est reconnu, devient la limite de sa propre puissance, il oblige à composer, à conflictualiser, à négocier, à trouver des compromis. Le fratricide se mue en fraternité, même si c'est dans la conflictualité.

Cependant, il faut bien admettre que l'Histoire, la préhistoire aussi, est continûment pétrie de guerres qui opposent les peuples et sèment la mort, comme si l'humanité était tissée de ces couples d'opposés, mêlés les uns aux autres, entre guerre et paix, vie et mort. La violence envahit la scène sociale et rend manifeste cette part de l'homme à devenir un loup pour l'homme. Elle révèle la figure du Tyran, du Maître réduisant les autres au rang d'esclaves. Mais elle est également présente au plus profonds de nous-mêmes, enfouie et refoulée pour qu'elle ne mette pas en péril le lien social. Car elle est l'alliée de toute notre énergie et peut puissamment surgir lorsque les chaînes qui la retiennent se rompent. La clinique de l'agir, celle du traumatisme, nous donne chaque jour des exemples de ces ruptures et de la détresse qu'une absence ou une insuffisance de contenance psychique provoque. Ainsi, le Tyran n'est pas seulement une figure de gouvernance des peuples, il l'est aussi pour qualifier la façon dont au sein même de notre propre espace psychique les pulsions cherchent sans cesse à combattre, à déborder, voire à dominer les forces qui les contiennent. Le Tyran de l'intérieur n'est pas moins terrifiant que celui de l'espace public. Les deux sont liés. Le terroriste est avant tout un terrorisé.

Cet ouvrage s'intéresse aux problématiques intimes et sociétales de la violence, celles que l'on rencontre dans les familles, les institutions de soin, en prison, à l'armée, dans les banlieues, au travail ; celles qui ont été à l'œuvre dans la Shoah et qui continuent à produire leurs effets plusieurs générations après ; celles actuelles qui se déploient avec le terrorisme. Cette diversité de forme que prend la violence, comme celle des contextes dans lesquels elle s'exprime, montre qu'elle est présente sur chacun de nos lieux de vie, qu'elle concerne chacun de nous. Elle n'est pas le problème de l'autre, elle est ce avec quoi chacun doit composer. La

violence est à la fois un problème de régulation de nos tensions internes et un problème de société.

Violence(s). La passion de détruire rassemble les textes de psychologues, psychiatres, psychanalystes, tous spécialistes de ces problématiques ayant une pratique clinique sur le terrain qui leur confère une expertise reconnue dans le monde de la recherche. Ils présentent un état des lieux, la violence dans tous ses états, et proposent de nombreuses pistes pour penser et traiter ces questions. Car penser les violences constitue une étape décisive pour pouvoir les traiter.

Introduction

Nous sommes tous issus d'une longue lignée d'assassins.

Freud (1915)

La violence fait partie de la vie. Elle en constitue son énergie et nécessite à ce titre d'être orientée. La violence en effet est aveugle et sa force peut détruire ou se mettre au service de la créativité. La civilisation poursuit l'œuvre de création en orientant la violence pour qu'elle ne détruise pas la vie. En renonçant à la satisfaction primaire pour viser d'autres buts plus élevés, la culture donne à l'homme les moyens de se construire. Mais ce travail a un coût qui, pour certains, est prohibitif. Il faut en effet avoir acquis la capacité à tolérer la frustration pour accepter de différer son plaisir et envisager d'entamer sa toute-puissance pour faire alliance avec les autres. La fragilité narcissique, au contraire, pousse toujours plus avant le besoin de détruire l'autre vécu comme une menace. La civilisation est fragile et demande la plus grande vigilance pour que la loi du Talion ne reprenne le dessus. Suivre la devise du « *chacun pour soi et Dieu pour tous* » favorise le repli identitaire et accentue les aspirations nationalistes et xénophobes, au détriment d'une recherche de solutions solidaires.

L'Iliade et l'Odyssée

Les grands récits mythiques parlent des origines, du long chemin qu'il a fallu parcourir pour s'humaniser et l'histoire qu'ils racontent peut être entendue comme une réponse à une question qui ne serait jamais posée. Interpréter un mythe reviendrait alors à trouver la question à laquelle le mythe répond (Dumézil, 1968, 1971, 1973).

L'Iliade et l'Odyssée font partie de ces grands textes qui relatent les hauts faits d'hommes mortels ou de demi-dieux dont les exploits datent de plusieurs millénaires. Les divinités, omniprésentes, interviennent sans cesse dans le destin de ces hommes, mais tels des humains, elles laissent libre cours à leurs passions, rivalisent entre elles, font éclater leur colère, mais aussi protègent les héros. Les poèmes d'Homère font parfois référence à des faits historiques dont on pense qu'ils ont bien existé, comme la ville de Troie et sa destruction. Parfois, ils reprennent des légendes transmises de génération en génération. Ces récits nous donnent à distance des nouvelles de nous-mêmes, comme si ces histoires étaient celles d'aujourd'hui, des histoires intemporelles, profondément humaines.

Dans le livre de la Genèse, un autre texte fondateur de la culture s'il en est, Abraham, qui vécut pense-t-on il y a environ quatre mille ans, nous livre le témoignage de sa foi en Dieu et son amour pour son fils Isaac qu'il s'apprête pourtant à sacrifier.

Le sacrifice d'Abraham met en scène la mise à mort du fils par le père comme gage de l'obéissance d'Abraham à son Dieu. Cette soumission violente au désir divin trouve sa récompense dans la suspension de l'acte qui épargne au fils ce fatal destin et au père la douleur d'une perte cruelle. Contrairement aux divinités grecques qui exigent par exemple qu'Agamemnon sacrifie sa fille Iphigénie pour lui accorder leur soutien, le Dieu d'Abraham n'a pas besoin de sacrifice humain pour être honoré. Abraham a été mis à l'épreuve par Dieu et il suffit qu'il ait eu l'intention de sacrifier son fils, comme preuve de son obéissance. Le sens du sacrifice attendu ne concerne pas le meurtre. C'est ainsi que

vraisemblablement prirent fin les sacrifices humains au moment où les Tribus d'Israël n'étaient pas encore unifiées. C'est ainsi que la violence agie se transforme en amour par le rite, le récit et sa transmission.

En quelques lignes, la Bible nous fait toucher du doigt la puissance de l'expérience religieuse et le mystère de la vie, la violence de l'obéissance aveugle à son maître et Seigneur et la douceur de la récompense à cette obéissance, la délivrance face à la perte et au sacrifice d'Isaac, le fils chéri. Un tel dévouement à Dieu, une telle abnégation ne sont pas récompensées pour Abel, que son frère aîné, Caïn, tue par jalousie. Ce meurtre originaire commis par l'un des premiers hommes, marque à jamais sa descendance tout entière de ce sceau de la violence agie et du meurtre comme solution face à l'envie et à la peur de perdre l'amour de l'autre. Comme dans toute histoire de filiation, celle de Caïn et d'Abel est prise dans la problématique parentale où déjà la transgression de l'interdit s'est produite (le fruit défendu), comme si connaître c'était transgresser. Abel et Caïn incarnent cette dualité humaine du Bien et du Mal et dès l'origine, il est clair que l'issue du conflit entre les deux n'est pas évidente. Pourtant, le Divin semble pardonner au criminel qui reconnaît sa faute. Il le condamne à l'exil mais lui permet d'avoir une progéniture nombreuse dont nous sommes tous issus. Pourquoi ?

Le Dieu des Hébreux a créé l'homme (Adam) à son image, il l'a façonné avec de la boue et lui a donné une âme. Les dieux des Grecs sont faits à l'image des hommes : bagarreurs, jaloux, lâches, rusés, prêts à tout pour triompher. Ils incarnent dans l'Olympe les passions humaines, le vice et la vertu. De ce point de vue, ils nous donnent à voir et à entendre ce qu'habituellement les humains cachent ou ignorent d'eux-mêmes. L'Olympe est la représentation de la vie inconsciente, c'est l'Inconscient à ciel ouvert, à une nuance près. L'Inconscient ne connaît pas d'autre limite que celle de la satisfaction des pulsions. La vie des dieux de la Grèce antique, comme celle des hommes qui les prient, est emplie de malédictions, de sortilèges. Avant d'agir, les Anciens devaient consulter les Oracles, ils devaient s'assurer la faveur des dieux, ils devaient leur

offrir en sacrifice les plus beaux de leurs animaux, la part la plus belle de leurs récoltes, mais aussi parfois l'être le plus cher au cœur des hommes.

Dans l'Iliade, les Dieux – à l'image des hommes – se chamaillent, protection et fureur se mêlent pour le malheur des humains. Héra protège les Grecs ; Zeus voudrait bien qu'ils échouent dans leur tentative de prendre Troie, non pas parce qu'il n'aime pas les Grecs mais pour satisfaire la mère d'Achille qui voudrait, elle, que son fils ne se fasse pas tuer dans cette bataille. Rien n'est sûr, tout peut basculer d'un moment à l'autre. Le destin est une affaire compliquée, parfois écrite d'avance, toujours prise dans un système de causalités qui se dévoile après coup. Il y a toujours une sorte de morale, de code de l'honneur, de la fidélité à la parole donnée. Les héros ne font-ils qu'accomplir la volonté des dieux ?

Le texte de la Bible a été rédigé sur de nombreuses années, par des rédacteurs eux aussi nombreux et appartenant à des époques très différentes. Homère est célébré comme le poète le plus fameux de l'Antiquité. Mais est-on certain qu'il ait vraiment existé ? Comme cet autre génie, Shakespeare, pourtant plus proche de nous : nul n'est certain qu'il s'agisse d'un seul homme, nul ne connaît avec précision leur histoire. Homère est-il né à Chios ou à Smyrne ? Rien ne permet de le préciser. Le monde qu'il décrit est celui de la Grèce antique, mais il n'est ni l'historien de la période mycénienne (environ quatre siècles plus tôt) que l'on a voulu croire, ni une sorte de journaliste décrivant des événements de son temps. Bien qu'il y ait dans l'Iliade beaucoup de descriptions, de détails, notamment dans les batailles, nous n'avons que très peu d'éléments pour en déduire l'époque précise durant laquelle a eu lieu cette guerre de Troie (Vidal-Naquet, 1975). L'archéologie nous révèle aujourd'hui l'existence de plusieurs villes de Troie, construites, détruites ou reconstruites à des époques différentes. À laquelle de ces villes fait référence Homère ? Celles qui ont connu un développement comparable à ce que le texte d'Homère évoque n'ont pas été détruites. L'Iliade comme le livre de la Genèse sont avares de détails historiques, car ce que visent leurs récits n'appartient pas uniquement à la réalité historique. Le Dieu des Hébreux n'a pas d'histoire au sens où Il est. Le monde d'Homère est celui d'une

aventure épique, il raconte une histoire, pas l'Histoire. Homère est un poète, un aède. Il n'y a pas à chercher dans ces textes fondateurs un message divin ou une révélation sur un drame historique. Ces textes sont pétris d'humanité, ils sont créés par des humains pour des humains. L'histoire du fratricide de Caïn sur son frère cadet Abel n'est pas le récit daté d'un crime, fût-il originaire. « *Il appartient au temps de la création et non au temps de la créature* » (Trigano, 1977) et dans ce sens il fait partie intégrante de la condition humaine. C'est ce qui nous frappe à la lecture de ces textes fondateurs. La violence est là, omniprésente, comme si la somme de tous ces récits, traces d'une mémoire de légendes anciennes apparues aussi bien en Mésopotamie qu'en Inde, nous disait : à l'origine, il y a la violence. L'homme doit faire avec.

L'Iliade est un discours sur la guerre où « *la force seule compte* » (Vidal-Naquet, *op. cit.*, p. 25) quand ce n'est pas la fureur. Les exploits des héros les montrent dotés d'une force surhumaine avec laquelle ils détruisent tout ce qui se trouve sur leur passage. Ainsi Achille aux chants XX et XXI tue avec cruauté les Troyens qu'il rencontre, avant de combattre et de tuer Hector, l'ennemi qui lui a ravi son ami Patrocle. Il traîne sa dépouille derrière son char et lui refuse des funérailles dignes de son rang. Ces scènes sont décrites par Homère avec suffisamment de détails pour que le lecteur se représente l'extrême violence des combats, bien au-delà de l'agressivité nécessaire pour vaincre l'ennemi, pour venger l'ami aimé, comme Achille pour Patrocle, bien au-delà de ce que l'honneur exige. Il y a un véritable déchaînement de violence. Ce qui fait dire à la philosophe Simone Weil (1941) que l'Iliade est le poème de la force et que ceux qui y sont soumis ne sont ni vainqueurs ni vaincus. « *Le pouvoir qu'elle possède de transformer les hommes en choses est double et s'exerce de deux côtés ; elle pétrifie différemment, mais également, les âmes de ceux qui la subissent et de ceux qui la manient* » (Weil, *op. cit.*, p. 71). Tous finissent par mourir. Achille lui aussi finira par périr. Dans l'Iliade, sous couvert de venger l'honneur bafoué, c'est la destructivité qui est à l'œuvre. Hélène, femme de Ménélas est enlevée par le troyen Pâris, fils de Priam, le roi de Troie et le frère

d'Hector. C'est cet enlèvement de la belle Hélène qui est à l'origine de la guerre de Troie. Mais au fur et à mesure du récit de l'Iliade, la cause de cette guerre entre Grecs et troyens semble s'éloigner de la délivrance d'Hélène. Elle ne semble plus être l'objet des combats, elle ne représente plus aucun enjeu¹. Ce que veulent les Achéens, ce sont tous les biens, toute la richesse de Troie. De même après bien des revirements, la victoire des Grecs, grâce à la ruse d'Ulysse et à la force d'Achille, ne suppose pas, n'exige pas la destruction de la ville. La force a remplacé l'honneur, la violence la raison. C'est parce que les hommes en usent sans limite que la force devient leur propre maître et les asservit. Elle les désubjective. Ce sentiment ressort avec d'autant plus de force dans l'Iliade qu'Homère ne prend jamais parti pour l'un ou pour l'autre ; il décrit les scènes de violence plein d'amertume, comme s'il regrettait déjà autant de destructions, comme si sans jamais le dire, Homère nous montrait que malgré les bonnes intentions de chacun de ces héros, leur aveuglement et l'amour qu'ils vouent à l'usage sans limite de la force, au nom précisément des valeurs qu'ils défendent, les conduisaient à leur perte. Comme si finalement tout cela ne servait à rien, si ce n'étaient des lamentations sans fin. Le récit de la guerre que nous donne Homère n'en fait pas une expérience héroïque mais montre, au contraire, que la guerre avilit l'homme parce qu'elle l'oblige à tuer.

Il faut attendre le chant XXIV, le dernier, pour voir les dieux demander à Achille de remettre la dépouille d'Hector à son père Priam. Moment d'autant plus émouvant qu'il est le seul où les héros semblent renoncer un temps à la Force, comme si Homère avait tendu son récit, tel un arc, pour libérer enfin les guerriers de cette tension meurtrière et laisser place à leur mansuétude. L'Iliade s'achève sur le banquet que donnent les Troyens en l'honneur d'Hector, leur héros défunt. L'Iliade ne raconte donc pas la destruction de Troie, mais s'attache à un épisode de cette

1. « *Qu'on n'accepte à présent ni les biens de Pâris, Ni Hélène ; chacun voit, même le plus ignorant, Que Troie est à présent sur le bord de la perte* »

L'Iliade, VII, 400-403, traduit et cité par S. Weil, *op. cit.*, p. 57

guerre entre Grecs et troyens. Le poème épique aura montré de quelle violence tout homme est capable jusqu'à la fin, au point de refuser à son ennemi l'enterrement qu'il mérite, au point de priver la famille de son ennemi du corps du défunt pour lui accorder des funérailles qui lui assureraient l'au-delà. Il faut l'intervention divine pour que cette furie d'Achille s'apaise et laisse place à un sentiment plus humain. Pourtant Troie sera ensuite détruite par les Grecs, alors que la guerre est déjà perdue pour les Troyens.

L'usage immodéré de la force conduit à la mort, aussi bien de celui qui soumet l'autre dans cet excès que de celui qui est ainsi soumis par elle. Écrit en 1941, le commentaire que nous donne Simone Weil du texte d'Homère ne peut que nous donner à penser sur la barbarie, les crimes extrêmes, les exterminations, les génocides, comme sur les crimes plus ordinaires, si l'on peut dire. Au-delà de toute considération guerrière, les crimes de masse ne s'expliquent pas par le besoin de vaincre l'ennemi. Ils n'ont pas de justification rationnelle quelconque mais trahissent la passion de la mort, au-delà même de la haine de l'autre. La destruction de Troie, qui n'était pas nécessaire au triomphe des Grecs, est l'expression d'un désir irrépressible de mort.

Dans « *Pourquoi la guerre* » (1933), Freud considère que seule la culture est de nature à faire barrage à la barbarie, seul le développement de liens affectifs entre les membres d'une communauté est de nature à vaincre la violence. « *La pulsion de mort devient pulsion de destruction en se tournant, au moyen d'organes spécifiques, vers l'extérieur, contre les objets. L'être vivant préserve pour ainsi dire sa propre vie en détruisant celle d'autrui* ». Seul le pacifisme pourra parvenir à long terme à éradiquer la guerre. En ce sens, Simone Weil le rejoint, renversant le dicton « *si tu veux la paix, prépare la guerre* » (*Si vis pacem para bellum*) pour proposer à la place « *si tu veux la paix, prépare la paix* ».

La violence est partout : dans les familles, les institutions, les écoles, les banlieues, les lieux de travail... Elle est l'expression de la force plutôt que du compromis, de l'abus plutôt que du respect. Elle s'oppose aux règles du droit. Pourquoi cette passion humaine pour la destruction ?

On la rencontre dans les familles, les institutions, en prison, à l'armée, à l'école, dans les banlieues, sur les lieux du travail, dans la perversion où dominent la cruauté et la jouissance que procure le mal que l'on inflige à l'autre. Elle est aussi à l'œuvre dans les formes extrêmes de destruction, dans le terrorisme et les projets d'extermination massive.

Cet ouvrage propose une réflexion fondamentale sur les différents types de violence – des plus banales aux plus extrêmes – qui s'expriment dans le monde contemporain. Il réunit les travaux de cliniciens se référant à la psychanalyse et reconnus dans le monde de la recherche pour leur expertise dans le domaine.

Un ouvrage qui intéressera tous ceux qui s'interrogent sur cette passion humaine pour la destruction.

Le directeur d'ouvrage : François Marty est psychologue, psychanalyste, professeur émérite de psychologie clinique et de psychopathologie, Université de Paris, Membre du laboratoire Psychologie clinique, psychopathologie, psychanalyse EA 4056, membre du Collège international de l'adolescence (CILA) et du Centre international de psychosomatique (CIPS).

Les auteurs : *Laetitia Amsili, Julien Arotcharen, Emmanuelle Bonneville-Baruchel, Patricia Cotti, Clara Duchet, Marion Feldman, Isabelle Gernet, Charles Gheorghiev, Pauline Graulle, Roland Gori, Malika Mansouri, François Marty, Magali Ravit, Philippe Robert, Jean-Philippe Rondier*



9 782848 355955

20 € TTC – France

ISBN : 978-2-84835-595-5

Visuel de couverture : © Nikola – Fotolia.com

www.inpress.fr